

France à Budapest, fit part télégraphiquement à son ministre des doutes sérieux qu'il éprouvait concernant la volonté réelle des Hongrois de temporiser. Ce qui lui mettait la puce à l'oreille est que la presse, jusque-là très virulente, était soudainement devenue prudente et raisonnable. Cela sentait le mot d'ordre. Pis, le coup fourré. Car, dans le même temps, la population ici croyait à la guerre, et il tenait de sources sûres, diverses et concordantes, que des canons et des munitions étaient acheminés chaque jour vers la frontière. En outre, la Bourse, en bon baromètre de l'opinion, enregistrait le cours le plus bas de la rente hongroise depuis son émission. « Le Gouvernement », résumait le diplomate, « soit qu'il veuille sincèrement la paix, soit qu'il *prépare un coup*, fait maintenant tout son possible pour calmer ces inquiétudes. » Le train en provenance de Prague arriva à l'heure prévue à la gare d'Anhalt, à Berlin. Sitôt sorti, sa valise noire à la main, Franz traversa un petit square le long duquel étaient rangés les taxis en attente, impeccablement alignés le long des rails du tramway, avec cette amusante galerie grillagée pour les bagages, qui débordait au-dessus du chauffeur. Longeant le square sur sa gauche, il se dirigea d'une démarche tranquille vers l'entrée de la Königgrätzerstrasse, où se trouvait l'hôtel, au 21. Il avait pris l'habitude d'y descendre, lorsqu'il se rendait à Berlin. Il préférait. Le personnel le connaissait à présent, du moins les membres de celui-ci auxquels il avait donné un pourboire. On le bouscula, s'excusant à peine. Ces Berlinois ! Toujours pressés, rapides, efficaces. Kraus les avait merveilleusement croqués... L'*Askanischer Hof* était à deux pas.

« Foutez le camp ! cria Lavigne, se précipitant au-devant de Monfreid qui montait vers lui en boitant. Le daouéri est mouillé de l'autre côté de l'île ! » Il roulait des yeux effrayés, et montrait du doigt l'arrière de la maison comme si le garde-côte, d'un bond, avait pu sauter par-dessus le relief de Mascali, pour prendre Monfreid sur le vif. Dans la nuit (il était trois heures du matin), l'affolement est contagieux. Sans un mot, Monfreid fit demi-tour.

Malgré la douleur, il galopait presque en se rapprochant du boutre. L'explication, s'il y en avait une, viendrait plus tard.

Sous l'abri que formaient deux cages de bois contenant deux têtes desséchées, Victor, aidé de Jean et d'Augusto, fit ses premières observations au télémètre et à l'hypsomètre. Il visait le col qui sépare Houalin p'ing de Nit' éou, où il serait ce soir. Le décor était magnifique, l'air revigorant, ce pic enneigé, sur la droite, superbe. Les mesures donnèrent 2950 mètres. Pas mal ! Tout en opérant, il fit aux autres la réflexion qu'il serait beau que ces têtes fussent celles de deux criminels. « Beau comme quoi ? demanda Jean — Beau comme la justice du Moyen Age, répondit Augusto gaillardement — Beau comme un cliché de la Chine pour touristes », commenta Victor, soudain amer.

Berchtold n'en peut plus. C'est trop pour un seul homme. Plus de dimanche, plus de cheval, plus de courses, plus de femmes, plus de bal, plus rien. Rien que les murs du cabinet, rouge et or, les hautes fenêtres, presque toujours fermées, sauf quand la chaleur est vraiment trop forte, la tête, aussi fatiguée que la sienne sans doute, de Forgach, celle de M'Kénia, qui vient aux nouvelles, les coups de fil de Stürgkh, de Krobotin, de Hützensdorf, de Bilinski... Trop ! C'est trop ! Pourtant, pour la première fois de sa vie, il se sent tout près du but. Tout près d'y arriver. Il va l'avoir, sa guerre. Ce sera la sienne. Il ne veut en céder la paternité à aucun autre. Effacés la paix de Bucarest, l'humiliation de Berlin, le ridicule de deux mobilisations avortées. On va mobiliser cette fois, et ce ne sera pas pour rien. C'est l'occasion inespérée. Il n'y croyait plus. On annonçait même sa retraite. Il laissait faire. Ça commençait à ne plus l'intéresser. Non que la chose politique l'eût jamais passionné. Ça commençait à ne plus l'intéresser *du tout*... Et là, brusquement, ce cadeau des Serbes. Inespéré. Un clin d'oeil divin. Et un ! La tête de Ferdinand sur un plateau. Et deux ! La tête de la duchesse. En prime. Sans supplément. Sa Sénilité ? A la chasse. L'Autre ? (Guillaume, il l'appelle indifféremment *Der andere* ou *Die Patsche*, la Menotte.) Dans les fjords. Berchtold se frotte les mains. Heureusement, avant de partir, il a dit oui. Pourvu qu'il ne le regrette pas ! La difficulté, dans cette histoire, c'est qu'il faut manœuvrer sur plusieurs fronts à la fois. Presque plus périlleux avec ses amis qu'avec ses ennemis. Par exemple Jagow. Depuis qu'il a cessé de copuler, celui-là, il n'arrête pas de le titiller avec des

dépêches vicieuses et tordues comme lui. D'essayer de lui tirer les vers du nez. Encore hier : « Quels sont vos buts de guerre ? » (Comme s'il avait, lui, Berchtold, parlé de guerre.) « Il serait intéressant de savoir où cela doit nous mener... » (Autrement dit : je sais parfaitement où tu vas, mais il n'est pas inutile que tu me le dises quand même.) Et, par-derrière, il profite autant que lui de ce que *Die Patsche* vogue sur les flots bleus. On lui a appris, entre autres, que la petite vipère ne cesse de faire diffuser par voie de presse des « bruits » selon lesquels l'Allemagne, quoique totalement désintéressée dans cette affaire, entend que si par hasard, un très malheureux hasard, le conflit éclatait entre son alliée et la Serbie, il reste étroitement localisé. Et attention les autres (suivez mon regard), le Raymond, le Nicky, le Georgie, pas de blagues, hein ? Si vous bougez, *Die Patsche* va vous écraser, vous balayer d'un revers de main. Il y a si longtemps qu'elle attend cela... Et puis surtout, il y a Tisza. C'est à cause de lui que tout traîne. Les militaires n'arrêtent pas de le mettre en garde : plus on tergiverse, moins le conflit a des chances de demeurer localisé comme le souhaite finalement tout le monde. C'est un argument bien connu en justice. Entre le coup de couteau porté sous l'emprise de la jalousie ou de la colère, et le même longuement différé, il y a toute la différence qui sépare l'impulsion malheureuse de l'abominable préméditation. Devant le jury européen, ça ne pardonnera pas. Allez donc le lui faire entendre ! Un bretteur pourtant ! Un officier ! Non. Ce qu'il faut à Tisza, ce sont des preuves. Des preuves du complot. Même Sa Sénilité s'est rangée à cet avis. Donnez des preuves à Tisza ! Quelle folie ! Quel paradoxe ! Pour faire plaisir à ce pacifiste, on va se mettre sur le dos une guerre européenne, et peut-être plus ! Alors que ce que chacun veut, et Tisza le premier, c'est une bonne raclée. La première et la dernière. Quant à lui, Berchtold, ce qu'il veut, c'est que la raclée en question soit son oeuvre. D'ailleurs balkanique, européenne, ou même mondiale... qu'est-ce qu'il en a à faire ? Est-ce qu'il a quelque chose à y perdre, lui Léopold, comte Berchtold von et zu Ungarschitz, Fratting et Pullitz ? Rien du tout. Il aurait plutôt à y gagner. L'envergure qui lui a toujours fait défaut, par exemple. Il le subodore, ça le démange... Donc, à cause de Tisza, il travaille. Comme il n'a jamais travaillé de sa vie. (Il aurait dû. Quelle exaltation, malgré la fatigue !) A rédiger l'ultimatum d'une part. (Il commence à prendre de ces proportions !) A accumuler les preuves pour Tisza d'autre part. (Il

y aura une sacrée annexe.) Pour Tisza et pour les chancelleries d'Europe. A tant que faire... Oui, mais si de Wiesner nous télégraphie qu'il n'a pas suffisamment de preuves ? (D'ailleurs, il devrait appeler bientôt, de Wiesner. Est-ce qu'il n'aurait pas dû, déjà ?) Qu'à cela ne tienne ! Quand on n'a pas de preuves, on les fabrique. A la hache. Ne dit-on pas un « faisceau » de preuves ? De Wiesner était seulement son lecteur.

Berchtold sourit. Va à la fenêtre. L'entrouvre. Hum ! Il monte du Volksgarten un de ces parfums. Délicieux... un parfum de tilleul. *Gut!*

... un mélange d'odeur de café au lait, déjà écoeurante en soi, et de savonnette, ou de produit de désinfection. Des bruits de tuyauterie. De robinets qu'on ouvre. Qu'on ferme. De baignoires qui se remplissent, et de vibrations de canalisations quand on coupe trop violemment l'arrivée d'eau. *Tang-tang-tang-tang-tang*. En décroissant. Ça n'a pas l'air de la déranger, elle. (Lui non plus, d'ailleurs, au contraire.) Depuis le temps qu'elle parle, qu'elle argumente, elle devrait se fatiguer. Mais non. Le robinet est ouvert en même temps que la bonde. Pas de raison que ça s'arrête. On sent qu'il y a des mois et des mois qu'elle s'est retenue, avant de venir vider son sac dans cette chambre d'hôtel pleine d'odeurs et de bruits, comme une décharge. Une décharge *publique*, c'est le cas de le dire. Quelle n'a pas été sa surprise lorsqu'il l'a vue débarquer avec Mlle Bloch ! Et ce n'était encore rien car, derrière la Bloch, il y avait une jeune fille timide, ennuyée, qu'il n'avait vue qu'une ou deux fois : sa soeur cadette, Erna. Et puis Weiss. Ernst, ce n'était pas pareil, il se trouvait là. Il s'apprêtait à partir quand les trois femmes sont arrivées. D'accord, il ne s'est pas fait prier pour rester. Au demeurant, Felice a insisté. Comme pour se sentir moins coupable d'être venue accompagnée. Se donner licence d'attaquer, puisqu'il avait maintenant un allié. Car elle le savait, Ernst ne l'aimait pas. Il était, depuis le début, contre leur union. Dans ces conditions, à trois contre deux, et en terrain neutre, la guerre pouvait être déclarée. Une guerre en chambre, mais une guerre tout de même. Où il y aurait un vainqueur et un vaincu. Des blessés, des estropiés. Un mort peut-être. (S'il devait y avoir un cadavre... Il y avait *déjà* un cadavre.) En tout cas de l'irréparable. Même les alliés seraient atteints. Eclaboussés. Prisonniers à vie de ce

spectacle. En commençant par les plus jeunes. Fallait voir comme, depuis tout à l'heure, Erna se tordait les mains, dans le dos, comment Grete mordait sa lèvre inférieure... Des civils aussi. Handicapés. Meurtris. Humiliés. Hermann, Julie, Anna, Carl¹... des innocents. Ottla. Félix² (Félix ? Oui, oui, même Félix.) Elli, Valli³ étaient déjà beaucoup moins innocentes. Tant pis pour elles...

Dans une crique à fond de sable, à l'abri du Ras Goumarlah, Monfreid répare. Le Ras se trouve sur la partie de la côte qui est anglaise, au sud de Djibouti. Il peut réparer l'esprit tranquille. La voie d'eau est à l'avant. Tandis qu'il bouche tant bien que mal le bordage, il admire la résistance de son boutre. La qualité, la dureté des bois dont il a été fabriqué. Car il a encore dans les oreilles les bruits affreux de cette nuit. La peur. La douleur. Les craquements. Il revient de loin.

Grete regarde Franz. Elle cherche à voir ses yeux mais elle ne le peut pas, car il est à contre-jour. Le dos appuyé contre le mur, près de la fenêtre. Une fenêtre en renforcement, avec des murs en voûte qui l'enserrent. Elle se sent coupable. Prodigieusement responsable de ce qui s'est passé jusque-là entre ces deux êtres, et qui culmine dans cette chambre. Avait-elle le droit de montrer les lettres de Franz à son amie ? Le devoir ? Il a bon dos, le devoir. Est-ce qu'elle ne l'aimerait pas, elle aussi, par hasard ? Non. Elle ne l'aime pas. Ce n'est pas ça. Est-ce qu'elle ne s'est pas mise à l'aimer petit à petit, à travers les confidences de Felice ? Elle cherche vainement ses yeux. Ce contre-jour la fait souffrir. Lui la voit. Qu'il voie au moins son désarroi ! Puisqu'elle ne peut guère lui donner autre chose pour adoucir sa trahison. Car elle l'a trahi. Ça oui. Est-ce que la trahison ce n'est pas *un peu* de l'amour ? Non. C'est du dépit. Oui, mais du dépit amoureux. *Ach !* Pourquoi toujours amour, amour, amour ? Est-ce qu'il n'y a pas autre chose que ça, l'amour, à proposer comme passion aux êtres vivants, sur cette terre ? Peut-être qu'au fond, ce n'est qu'une question de vocabulaire. S'agissant des affections

¹ . Les père et mère de Franz et de Felice.

² . Le fils de sa sœur Elli, épouse Pollack.

³ . Avec Ottla, les deux sœurs de Franz.

et des sentiments. Qu'on dit amour à la place d'autre chose. De sexe brut, par exemple. D'une bonne giclée de sperme entre les seins, les fesses ou dans la bouche. Si longtemps désirée, appelée en vain, que le corps se dessèche aux endroits où cette simple chose-là n'advient pas. Ça ou l'amitié. Même pas. La fraternité. Une main secourable. Une présence. Un contact. Physique, mais sans que ça tourne à la caresse, sans que ça s'affole jusqu'à l'orgasme. Ça ou... Peut-être que ce qu'elle a voulu, depuis le début, c'est les séparer. Pas pour avoir Franz pour elle, ou Felice pour elle seule. Pour l'odieux plaisir, le désir impérieux de les séparer. Parce que leur prétendu amour, dont elle était devenue la confidente des deux bords, ne provoquait pas en elle les effets de perturbation requis pour qu'un petit cœur célibataire puisse, en s'auscultant, dire : ah oui, ce doit être quelque chose comme ça, cette sorte de tachycardie ou d'arythmie, l'amour. Et d'abord, pourquoi l'avaient-ils laissée si aisément s'instituer comme le carrefour obligé de leur passion ? Qu'est-ce qu'ils voulaient *voir*, chacun, en essayant de l'affoler, de la perturber ? Quelle secrète, taraudante incertitude les poussait à vérifier que l'alchimie de leur amour produisait bien les mêmes tourments sur une âme innocente ? Regarde, mais regarde-moi donc ! Je t'en supplie, Franz, regarde-moi ! Elle s'était peut-être un peu entichée de lui, d'accord. D'accord. (Ça ne coûte rien de l'avouer, et l'aveu libère ; toutefois elle persiste à penser qu'elle n'a pas tort de croire que ce n'est pas *ça* ; pas *ce* sentiment ; pas ce *mot-là*, qui est censé traduire ce sentiment.) Elle a envie de pleurer. Parce qu'il ne se défend pas, qu'il ne dit rien. Qu'il se laisse accuser, enfoncer, enterrer. Mais Felice ne comprend donc pas qu'il va la laisser le tuer, s'il faut en arriver là ? Qu'il sauterait sans hésitation par-dessus le rebord du balcon, si elle le demandait ? Elle ne comprend donc rien ? Il y a une phrase de Franz qui trotte dans sa tête depuis l'autre jour, qu'elle n'arrive pas à extirper, qu'elle voudrait n'avoir jamais lue. C'est : *De pareils états ne peuvent pas s'améliorer...*

Ça s'est passé très vite après qu'il fut remonté sur le boutre en entendant les cris de Lavigne. Comme il y avait vent debout, il a dû mettre le moteur pour quitter la passe. C'est en arrivant à la pointe que tout a capoté. En chaîne. D'abord, une roche, sur laquelle le boutre a talonné. Et hop ! plus de gouvernail. Du coup, le bateau dérive, se jette sur des brisants. Tout le

monde à l'eau ! Il récupère le gouvernail, mais la quille est en équilibre sur une roche, et le boutre tourne sur lui-même comme une toupie. Là-dessus, le jour pointe. L'impression qu'il va se faire prendre comme une mouche sur de la glu. Alors, l'idée de la dernière chance. Il hisse la grand-voile. Le bateau se couche, dégage sa quille, avance sur le récif. Il touche, racle, heurte des blocs de corail. Une fois. S'arrête. Repart. Deux fois. Trois. On est passé ! Mais on fait de l'eau. Il met en marche la pompe. Une pompe Badon. Pendant quatre heures, elle va écoper sans interruption. A 9 h 30, Goumarlah. Ils sont sauvés !

... les organisations humaines ne sont pas de l'eau qu'on peut verser d'un verre dans un autre, il lui a écrit cela. Comment a-t-elle pu ? Comment ? A ce moment-là, elle avait encore le temps. Elle aurait dû dire à Felice que non... que...

Felice parle toujours. Vas-y ! Vas-y ! l'encourage Franz. Libère-toi ! Fais-toi plaisir ! Tue-moi ! Tue ! Tue ! Quand il avait posé nu en Saint Sébastien, pour le peintre Ascher, c'était en janvier 12, il ne connaissait pas encore Felice. Il ne manquait que les vraies flèches. Elles sont là. Que l'archer. C'est une archère. Cette forme de martyr, il sentait qu'il s'acheminait vers elle doucement. Elle ne le surprend pas. Qu'une femme y prête activement son concours, que le sacrifice ait lieu dans un hôtel proche de la gare d'une grande ville inconnue, il ne peut pas dire qu'il n'y soit pas préparé de longue date. Ce sont les circonstances, le public, la nature de sa souffrance qui l'étonnent. Il s'était habitué à l'idée qu'un jour, sans doute, dans une chambre comme celle-là, seul avec une femme, il se flétrirait comme un lys, que la femme le chasserait ou se moquerait de lui, et qu'il demeurerait seul, pour toujours, avec sa cuisante blessure morale et sexuelle. Mais jamais, au grand jamais, il n'aurait pensé que la débandade aurait lieu devant témoins, que la dame frustrée en appellerait au tribunal de la famille, que le coupable, ou le martyr, comme on veut, se découvrirait mutique, tout prêt d'être envahi et secoué par le rire. Il ne manquait plus au grotesque de la situation que d'inviter le garçon d'étage. Celui qui avait les gestes si vifs, pareils à ceux d'un Juif de l'Est. Peut-être même une lingère ou deux. Le bagagiste, le réceptionniste, un couple de clients... Il

imagine assez bien cela. Ernst sort dans le couloir. Il distribue des invitations pour la grande scène finale. Dans le format, le style, la typographie du *Berliner Tageblatt*.

Felice Bauer
Dr. Franz Kafka
*Verlobungsauflösung*¹
Berlin, am 12. Juli 1914

Les coordonnées, il les donne confidentiellement, à voix basse : « Au 58, à 11 h 30, venez nombreux. » Les gens arrivent, discrets, silencieux. Ils prennent place dans la chambre, l'un après l'autre. D'abord sur le pourtour. Puis, faute de place, ils s'installent au pied du lit, sur le lit, devant l'armoire, contre la coiffeuse, la psyché... Question : A compter de quel nombre de spectateurs (parce qu'ils continuent à affluer dans sa tête tandis qu'il imagine la scène ; à présent il y en a un qui s'emmêle les pieds dans le rideau, à côté de lui ; un autre qui s'insinue entre Mlle Bloch et Erna en s'excusant de les déranger ; un troisième qui demande la permission de fumer — c'est non), à partir de combien Felice va-t-elle se troubler, se mettre à bafouiller, commencer à sourire peut-être ?

A Paris, une manifestation conduite par M. Maurice Barrès arrive au pied de la statue de Jeanne d'Arc, place des Pyramides. Mlle Jeanne Déroulède, la soeur du défunt patriote, s'avance au bras de M. Galli, en larges voiles de deuil, vers le socle de l'héroïne lorraine. M. Barrès s'écrie, la voix tremblante d'émotion (même son haut-de-forme en vibre) : *Gloire à Jeanne d'Arc ! Vive la France !*

« Que voilà un bel homme, propre et courageux, dit dans la foule une dame, séchant discrètement une larme.

— Qui est-ce ? demande une autre.

— Un écrivain, et des meilleurs, Madame », répond un quidam à rosette qui sort de la messe à l'église Saint-Roch.

« Il nous en faudrait beaucoup, des comme ça ! » rêve à voix haute un commerçant de la rue de l'Échelle, venu là en badaud, et qui n'aime pas avoir raison tout seul.

¹ . « Rupture de fiançailles ».

Franz se tait. Felice aussi s'est tue. Enfin. On dirait qu'elle attend qu'il parle. Qu'il se défende. Elle ne voit donc pas qu'il n'a rien à dire ? Qu'il est mort depuis longtemps ? Est-ce qu'un mort parle aux vivants ? Est-ce qu'il répond à leurs arguments en faveur de la vie telle que les vivants la conçoivent ? Pour elle, la vie ce sont des meubles cossus et solides comme ceux de ses parents, un appartement à eux, un mari qui mange bien, qui dort bien, qui, le jour, dirige efficacement et sans faiblesse sa petite usine d'amiante ou la maison de commerce qu'il a montée (si possible une succursale de celle de papa), et qui, le soir, se met au lit avec elle, se déshabille en même temps qu'elle, et hue ! ou alors je comprends, tu es très fatigué mon chéri, la journée a été dure, dors bien mon amour... Quoi qu'il en soit, l'écriture — cette obsession, ce désordre — réduite au minimum. Un violon d'Ingres, soit, comme la philatélie ou le modélisme. Mais extinction des feux à onze heures.

Le consul de France à Hambourg nota, à la page 71 de son troisième Cahier, cette remarque phonétique : « En allemand, c'est le même son qui exprime d'un homme qu'il mange et qu'il existe : *er is(s)t*. » Il aurait pu s'épargner cet exercice de xénophobie consulaire s'il avait pris la peine de fréquenter les insolences, infiniment plus spirituelles, des autochtones. Celles de Karl Kraus par exemple : « Pour prévenir toute confusion », disait méchamment l'humoriste, se gaussant de l'accent de Vienne qui, dans un cas, mangeait le t, et dans l'autre le faisait fortement entendre, « le Viennois distingue entre il "mange" et il "est"¹. »

Franz a l'impression que son ouïe a cessé de fonctionner. Du moins normalement. Il entend certes les paroles, mais il ne comprend le sens des mots que juste après, ou beaucoup plus tard. Quand le mouvement des lèvres du locuteur dit autre chose. Ou que c'est une autre personne qui parle. Par exemple, en ce moment, c'est Weiss qui parle à Felice. Eh bien ce n'est qu'à présent que lui revient cette phrase de Felice lui rappelant, comme un reproche suprême, sa demande d'éviter lors du

¹ . *Dits et Contredits* (1909).

mariage la corvée de la cérémonie au temple. Weiss répond à Felice. Ce serait à lui, bien sûr, de le faire, mais Weiss le fait à sa place. Au demeurant, il s'en acquitte fort bien, beaucoup mieux qu'il n'y réussirait lui-même. Calmement, froidement. Franz regarde Weiss. C'est frappant ce qu'avec le temps, il ressemble de plus en plus à Löwy ! Mlle Bloch s'est assise. Ça s'éternise et il sait qu'elle a mal aux pieds. Avec la lumière, réfléchi par le mur d'en face, qui entre violemment à l'intérieur, il voit son visage comme s'il se trouvait éclairé par l'éclair de magnésium d'un photographe. Il la regarde intensément. Grete, Grete, Grete. Si tu savais comme je te comprends ! Comme je voudrais être *toi* ! Je *suis* toi, ne l'as-tu pas compris ? Je suis celle qui, en moi, dit : je n'ai plus de mots, je vois clair, je suis désespéré. Weiss répond à sa place et Felice a les larmes aux yeux. Erna regarde tour à tour Weiss, Felice, lui à contre-jour. La seule, ici, à le regarder sans colère. Sans tendresse non plus. Sans aucun a priori. Comme Ottla le regarde souvent. Avec un mélange d'intérêt et d'amusement. Comme il voudrait que toujours, partout, les femmes observent les hommes. Et les hommes, les femmes... Personne, ici, n'est à sa place. Ni Weiss, qui répond pour lui. Ni lui, qui est assis sur la chaise de Grete. Ni Grete, qui se prend pour Felice. Ni Felice qui parle trop et mal. C'est la bonne qui devrait parler comme Felice et Felice se taire entre ses bras. Et Erna, que fait-elle dans cette galère ? Erna est Ottla et Ottla est loin... C'est comme un exode pendant la guerre. Les familles prennent la route, leurs bagages entassés sur des charrettes à bras, les parents partent d'un côté, les enfants de l'autre, les amants rejoignent le troupeau des amants et les amantes errent, parlant à tort et à travers pour tromper l'attente et la peur, chacun parle à tout le monde et personne n'écoute personne... Il monte de la cour des bruits bizarres. Pareils à ceux d'un atelier de fabrication de machines. *Kling-klang-dz'in* ! Et dedans, ce n'est pas différent. Ça fait un autre bruit. Un bruit de bouches humaines qui s'emplissent de mots pour retarder à toutes forces le moment où, définitivement vides et silencieuses, on les emplira de terre. *Weiss-bloch-bauer* ! A pelle-tées.

En Ulster, on attendit tout le dimanche le coup de feu redouté et espéré à la fois, qui déchaînerait la violence des unionistes. C'était, en

effet, l'anniversaire de la bataille de La Boyne qui, en 1690, avait vu Guillaume III d'Orange écraser pour longtemps (d'aucuns espéraient pour toujours) la cause catholique et jacobite.

Depuis la villa *Grossfürstin Marie*, à Heiligendamm, Hélène von Nostitz écrivit à Rilke : « Au fond, je ne puis guère faire de pas sans penser souvent à nos promenades et aventures de l'an passé. » Cependant, elle ajouta : « Pour moi, cette année, tout est un peu différent et plus incommode puisque j'ai recueilli en moi un petit être qui, pour le moment, fait de quelque façon obstacle à de trop vives activités. »

Freud quitta Vienne pour la ville d'eau de Karlsbad où, depuis plusieurs années, il tentait de soigner avec un succès mitigé des troubles colitiques et biliaires, ainsi qu'une constipation opiniâtre, probablement d'origine fonctionnelle, comme il l'avait diagnostiqué lui-même. Nutritionnelle aussi, certainement, mais comment le dire à Martha sans incriminer ses habitudes alimentaires ? Peut-être était-ce à cause de ce silence obligé que, quoiqu'il eût écrit depuis bientôt dix ans un ouvrage sur le mot d'esprit, que l'on venait de rééditer, il supportait toujours aussi mal les plaisanteries de Martha et de ses enfants à propos de malaises intestinaux qui atteignaient régulièrement leur apogée le dimanche matin. « *Psychosomatisch* mon cul !¹ », avait-il l'habitude de maugréer. (Car il y avait un monde, bien sûr, entre le bâton du symptôme, le flair diagnostique et le faire adéquat du praticien, tout cela chez le même homme.) Même son *Leibarzt* de Walter² — sans jeu de mots, voyons, était-ce matière à rigolade, même pincée ? — y avait cru suffisamment pour, pas plus tard que début mai, lui faire un toucher rectal, avant d'ordonner un examen plus approfondi. A la suite de quoi, il l'avait chaudement félicité, preuve qu'il avait craint sérieusement, lui aussi, la présence d'un carcinome. Anna avait bien failli lâcher le morceau devant sa mère, dimanche dernier... Ça l'énervait, cette moquerie permanente de la famille, qui se croyait spirituelle parce qu'elle ne s'exprimait qu'allusivement, à mots couverts. Fallait-il être le tsar soi-même, avec l'histoire de ses bouteilles de cascara, le laxatif des grands de ce monde, qui faisait le tour des chancelleries d'Europe, pour qu'on prît la constipation au sérieux ? Il l'avait remarqué à l'usage. Dès que vous étiez amené, par les contingences matérielles de

¹. En français dans la bouche de Freud.

². Dr. Walter Zweig, son médecin personnel. Jeu de mots probable sur *leib*, corps et *arzt*, médecin.

l'existence, à chier (*scheißen*) au même endroit que quelqu'un, ce quelqu'un, que ce fût votre épouse ou votre voisin de palier, se croyait *ipso facto* autorisé à vous regarder de haut ou à vous prendre en pitié, voire à se moquer, pour peu que ses efforts fussent à peine moindres en l'espèce que les vôtres. Comme si la facilité à déféquer était l'emblème de toutes les autres facilités distribuées par la nature : à créer, à penser, à dépenser, à procréer. Une richesse et un pouvoir. Bah ! Freud haussa les épaules. Pauvre Sigi, tout seul avec ses symptômes... Pour l'heure la seule distance qu'il s'autorisât à leur endroit avait été de baptiser du prénom de Conrad le siège de ses tortueuses souffrances.

De sorte que ses plaintes verbales et épistolaires au sujet du « pauvre Conrad » prenaient, croyait-il, une forme acceptable parce qu'affectueusement autocritique, dont le seul cher fils Ferenczi (du fait sans doute qu'il souffrait à la même enseigne) et peut-être aussi, mais c'était moins sûr, le fidèle Karl, semblaient priser comme lui le comique tempéré. Tempéré — *gemäßigt* — était le mot...

S'il n'avait pas été tout à ses pensées, Freud eût pu remarquer, sur le quai de la gare de Karlsbad, un personnage d'une stature et d'un embonpoint typiquement germaniques, en lequel il eût reconnu sans coup férir le généralissime Moltke, un biliaire et un entérique comme lui, mais pour de tout autres excès, qui venait tranquillement d'achever sa cure, et prenait la direction de Berlin dans un incognito presque parfait.

Franz a mal au ventre. C'est fini pourtant. Ils sont partis. Tous les quatre. Ernst a gentiment proposé de rester, mais il n'a pas voulu. Felice a baissé les yeux, du même air sévère qu'elle a lorsqu'elle danse. Erna, au contraire, l'a regardé pendant tout le temps qu'ont pris les préparatifs de la sortie. (Reprendre le sac, ranger la chaise, défroisser la robe, jeter un œil dans la glace de l'armoire pour vérifier le chignon — toujours exactement comme s'il s'agissait d'un lieu public.) Ce regard d'Erna, quand elle vous ouvre le bleu de ses yeux, on y plongerait. Comment se fait-il qu'un homme ne s'y soit pas encore noyé ? Felice est sortie l'avant-dernière. Juste avant Ernst. « Tu es sûr ? » demandait Ernst à ce moment-là. Tandis qu'il répondait oui, oui, mollement, il l'a vue passer la main sur son nez (sans doute était-

ce pour en ôter la luisante pellicule séborrhéique), puis, tout de suite après, gênée de croiser son regard, elle l'a glissée sur ses cheveux. *Ach...* Il a retrouvé tapie, intacte, imprévisible, la même aversion physique qu'autrefois. C'est là qu'il y a eu le dé clic. D'un coup, la parole lui a été rendue. La parole, le comportement adéquat, la culpabilité, l'humour, la gentillesse. Toute la gamme des sentiments. (C'est affreux à dire, mais c'est ainsi. Elle était morte, il pouvait revivre.) Il a proposé de la raccompagner. Insisté. Oui, il reviendrait avec Grete. Dans le fiacre, il l'a observée à la dérobée. Elle n'avait pas l'air effondré. Non. Lisse. Fatiguée tout au plus. Elle a bâillé. Passé la main sur ses cheveux pour fixer une mèche dans le chignon. A retrouvé assez de forces pour dire encore quelques phrases bien pesées. Hostiles. Sans le regarder. Les parents Bauer ont été discrets, dignes, presque compréhensifs. Point trop n'en faut, quand même, c'était leur fille. Il s'est éclipsé. Au retour (ils avaient conservé le fiacre), Grete n'a pas soufflé mot. Lui aurait bien voulu. Il avait l'esprit libre, souple, guilleret. Volontiers il l'aurait épinglée. Méchamment. Il n'en a rien fait. C'est lui qui a payé la course. Il est monté seul. La chambre, entre temps, était devenue étouffante. Il l'avait demandée sur cour pour ne pas avoir le bruit de la rue mais, d'une part, il y avait quand même du bruit et, d'autre part, il n'avait pas songé à l'orientation. Le soleil tapait sur le mur d'en face, réverbérant la chaleur à l'intérieur. De plus, elle pénétrait aussi par les murs latéraux qui enserraient la fenêtre dans une voûte. En rangeant la chambre, pour en effacer jusqu'aux moindres traces du passage du « tribunal », il a trouvé, dans les plis du tapis, une punaise. Un mal fou à se décider à l'écraser. La femme de chambre, à qui il l'a dit après, dans le couloir, s'est récriée. Des punaises, ici, jamais ! Sauf, peut-être, une fois... un client. Regard oblique. Il a compris sans qu'elle ait à le dire : « dans votre genre, quoi. »

Maintenant le soir est tombé. Il est avachi dans un fauteuil *Unter den Linden*, dans le hall. Ses parents sont passés pendant l'après-midi. Sa mère a versé sa larme. Son père l'a sidéré. Pas un mot de reproche. Alors qu'il avait voyagé de nuit depuis Malmö, spécialement. Puisqu'il n'était pas sûr, il a eu raison. Point. Son père lui donnant raison ! Demain les Bauer en feraient autant. Qu'est-ce qui l'étonne ? (Il observe, avec un œil neuf, l'œil d'avant, l'œil célibataire, l'homme qui distribue les tickets.) Qu'il

n'ait pas pris une bonne raclée ? Physique ? Oui, même physique. Un cassage de gueule en règle, comme aux maraudeurs qu'on prend sur le fait... Non. Rien de tout cela. A croire que le mariage est un *no man's land* existentiel. Les fiançailles, une institution naïve qui ne demande qu'à être rompue. Bafouée. Violée. Søren, frère Søren !¹ Il n'a, pour punition, que le mal au ventre. Le même que lorsqu'on dérobe des prunes.

Genève. 9 heures du soir. Dans le deux-pièces de Meynestrel, Jacques, rentré de Vienne en compagnie d'un Autrichien nommé Bøhm, fait part des nouvelles alarmantes que lui a communiquées Hosmer. Il y a là, outre le Pilote et Alfreda, Mithoerg, Paterson et Richardley. La question de savoir si les accusations portées contre Guittberg et Tobler, les deux Croates dont la venue au congrès de Vienne a motivé l'enquête, sont fondées, n'est plus à l'ordre du jour. Depuis près d'une heure maintenant, Jacques, aidé de Bøhm, tente d'expliquer aux cinq autres comment et pourquoi la guerre européenne est devenue possible, depuis que l'Allemagne a donné son appui à l'Autriche. Que faire ? Pour l'instant Hosmer s'applique à informer au plus vite tous les socialistes d'Europe. Demain Bøhm sera à Paris. Bulhmann est parti pour Berlin. D'autres pour Rome, Pétersbourg. Morelli est allé voir Plekhanoff et même Lénine, un dissident. Quoi d'autre ? Avancer la date du Congrès. Quoi encore ? Déclencher une campagne d'information retentissante. Faire pression sur les députés, les ministres. Agiter le spectre de la grève générale. De sabotages ouvriers dans les usines d'armement, les chemins de fer, les arsenaux...

Meynestrel se taisait. Si ce que disait Hosmer était vrai, si le Kaiser avait donné un chèque en blanc à l'Autriche, alors la guerre était là. Et elle arrivait trop tôt. La vieille Angleterre de Paterson ? Elle pourrait à peine retarder l'échéance de quelques heures. Les socio-démocrates allemands ? Ils marcheraient. D'ailleurs, ils marcheraient tous. Les socialistes, les pacifistes. Le prolétariat européen n'était pas prêt pour la Révolution.

Alfreda, écoutant le clapotis de l'Arve, pleure doucement dans le noir.

¹. Probablement Kierkegaard.